LUNDS UNIVERSITET

« Une étude du cœur de la femme »

Une comparaison de deux œuvres littéraires sur la jalousie amoureuse -
Vingt-quatre heures d'une femme sensible de Constance de Salm
& *L'Occupation* d'Annie Ernaux

Université de Lund
Centre de langues et de littérature
Directeur de mémoire : Björn Larsson
Kandidatuppsats i franska, litterär inriktning

Alda Thorsdottir
Printemps 2014

Table des matières

1. **Introduction** 3

1.1 But et méthode 3

1.2 L'écriture de soi 4

1.3 Vingt-quatre heures d'une femme sensible, 1824 5

1.4 L'occupation, 2002 6

1.5 La jalousie amoureuse 6

2. **Analyse** 8

2.1 La femme et l'homme 8

2.2 La femme et « l'autre » femme 11

2.3 Les martyres 12

2.4 L'écriture comme apaisement 14

2.5 La présence de l'auteure – le « je » dans la narration 15

3. **Conclusion** 17

4. **Bibliographie** 20

1. Introduction

Depuis la parution d'Othello au 17éme siècle, la jalousie amoureuse s'est bien établie dans la tradition littéraire. Plusieurs chefs-d'œuvre dans l'histoire littéraire tournent autour de la jalousie amoureuse ; le triangle classique des trois personnes. Ce qui m'a toujours intéressé dans les romans qui soulèvent ce thème est la perspective et psychologie des personnages féminins. Dans cette étude, je vais examiner deux œuvres littéraires écrites par deux écrivaines françaises qui racontent l'histoire des femmes qui se perdent dans la jalousie amoureuse. Ces deux œuvres sont *Vingt-quatre heures d'une femme sensible* (1824, réed. 2007) par Constance de Salm et *L'occupation* par Annie Ernaux (2002).

Les deux œuvres sont assez courtes et écrites avec presque deux siècles d'intervalle. Elles rentrent toutes les deux dans la catégorie « d'écriture de soi » ; c'est-à-dire la littérature épistolaire et la littérature autobiographique. Ici, la définition d'écriture de soi se trouve dans le fait que l'auteur est présent dans son œuvre, d'une façon ou d'une autre. Dans les deux œuvres, les narratrices, lesquelles restent sans noms, vivent la jalousie amoureuse comme une obsession. C'est un sentiment intérieur qu'elles expriment, apprivoisent et enfin réussissent à supprimer à travers l'écriture.

1.1 But et méthode

Ce qui peut être intéressant en examinant deux œuvres écrites à près de deux siècles d'intervalle est de pouvoir jeter une lumière sur la réalité des femmes dans chaque époque. Le rôle féminin dans les relations romantiques a toujours été dépendant de l'esprit du temps, mais l'expression des sentiments a-t-elle pour autant changé ?

L'analyse sera concentrée sur la narratrice de chaque œuvre. Pour mieux comprendre le comportement des deux narratrices, je vais d'abord examiner la relation entre la femme et l'homme dans les deux œuvres et puis la relation entre la femme et « l'autre » femme. Enfin, je vais examiner leurs interactions avec leur environnement. Pour l'analyse, je vais m'appuyer sur les théories sur l'amour de Francesco Alberoni et de Stendhal.

Je vais aussi examiner la manière dont les deux narratrices extériorise la jalousie amoureuse dans leurs documents personnels et voir s'il y a des similarités, malgré les deux siècles et les changements dans la société qui les séparent. Ici, il sera aussi question de la manière de s'exprimer dans les deux genres - épistolaire et autobiographique - et voir comment les narratrices utilisent l'écriture comme un remède contre la jalousie amoureuse. Les questions centrales posées dans cette étude seront donc :

Comment se manifeste la jalousie amoureuse chez les deux narratrices ?
Quelle forme prend la jalousie amoureuse dans les documents personnels ? Y-a-t 'il une différence entre le genre autobiographique et le genre épistolaire ?

1.2 L'écriture de soi

Le genre épistolaire est défini comme un genre littéraire composé par une correspondance ou un échange de correspondances, réelles, fictives ou présentées comme fictives. Cela n'est cependant pas toujours évident dans le cas de la littérature plus ancienne. Dans les œuvres épistolaires se trouvent encore trois catégories selon le nombre des participants de la correspondance; monophonique, diaphonique et polyphonique[1]. L'œuvre épistolaire dont on parle ici, *Vingt-quatre heures d'une femme sensible*, est présentée comme fictive et rentre par définition dans la catégorie polyphonique, vu que ces lettres sont écrites par trois personnages. L'œuvre reste cependant monophonique pour la plupart, puisque la narratrice est l'auteure de quarante-quatre lettres sur quarante-sept en tout.

La définition du genre autobiographique est plus fluctuante, mais contient toujours le fait d'écrire sur sa propre vie. Philippe Lejeune définit l'autobiographie comme « un récit rétrospectif en prose qu'une personne réelle fait de sa propre existence, lorsqu'elle met l'accent sur sa vie individuelle, en particulier sur l'histoire de sa personnalité[2]. »Il existe d'autres définitions du genre autobiographique, mais les débats autour du genre sortent du cadre de cette étude.

L'œuvre autobiographique dont on parle ici, *L'occupation*, est basée sur un journal « d'écriture » et d'autre part tenue à la réalité telle qu'elle a été perçue ou mémorisée[3]. L'auteure, Annie Ernaux, a elle-même choisi de définir son écriture comme « récit

[1] Kennel-Renaud, Élisabeth, cahier de cours, http://elisabeth.kennel.perso.neuf.fr/le_roman_epistolaire.htm (31.03.2014)
[2] Lejeune, Philippe, *Le pacte autobiographique*, Seuil, 1975, nouv.éd. 1996, p. 14
[3] « Entretien avec Annie Ernaux », Fondation La Poste, http://www.fondationlaposte.org/article.php3?id_article=1339 (31.03.2014)

transpersonnel », c'est-à-dire, qui dépasse le stade narcissique de l'écriture du moi pour atteindre une sorte d'universalité[4].

Une problématique en traitant des œuvres qui rentrent dans cette catégorie d'écriture se trouve dans la difficulté de savoir s'il s'agit des véritables événements, d'une fiction ou d'un mélange des deux. Cela est encore plus difficile dans le cas de *Vingt-quatre heures d'une femme sensible* où la narratrice reste sans nom. L'œuvre est présentée comme un *roman* épistolaire, ce qui est possible, dans la mesure où l'auteure est considérée comme une féministe de son époque qui dénonçait les hypothèses déterminées par sexe, une déclaration qui contredit certaines traits de la narratrice[5]. En dépit de cela, la possibilité existe que l'œuvre soit basée sur une vraie expérience vécue par l'auteure. Cette problématique est plus facile à traiter dans la deuxième œuvre où il est sous-entendu, à condition qu'on connaisse le style d'écriture d'Annie Ernaux, qu'il s'agit d'une expérience vécue par l'auteure. Mais qu'il s'agisse de vérité ou fiction, la narration dans les deux œuvres reste crédible.

1.3 Vingt-quatre heures d'une femme sensible, 1824

Constance Marie de Théis, la princesse de Salm-Dyck (1769 – 1845), était une poétesse et femme des lettres française[6]. Son œuvre, *Vingt-quatre heures d'une femme sensible*, fut à l'origine publiée de manière anonyme en 1824. La version utilisée ici est une réédition publiée en 2007 par les Éditions Phébus. L'auteure avait 55 ans à la date de la première publication, mais l'œuvre a été commencé plusieurs décennies avant et fut complète dans les années 1814 – 1815, quand l'écrivaine avait la quarantaine. Constance de Salm a écrit plusieurs volumes de poésie « sérieux et philosophiques », mais s'est décidé d'écrire une œuvre épistolaire différente de ses autres œuvres pour « prouver que le goût des ouvrages sérieux n'exclut en rien la sensibilité ». Elle explique cela dans la lettre qui précède l'œuvre, adressée à la princesse de ***, où elle écrit également qu'elle a voulu faire « une étude du cœur de la femme[7]. »

Vingt-quatre heures d'une femme sensible raconte l'histoire d'une femme de haute société qui voit son amant disparaître avec une autre femme après une soirée à l'opéra. Il ne connaît cette femme, « la madame de B », à peine et elle ne voit aucune explication pour

---

[4] Gasparini, Philippe, *De quoi l'autofiction est-elle le nom?,* Conférence prononcée à l'Université de Lausanne, le 9 octobre 2009, p. 11

[5] Colwill, E, « Epistolary passions: Friendship and the Literary Public of Constance de Salm, 1767 – 1845 », *Journal Of Women's History*, 12, 3, 2000 p. 39, Humanities International Complete, EBSCO*host,* p. 45 (31.03.2014)

[6] Colwill, p. 39

[7] de Salm, Constance, *Vingt-quatre heures d'une femme sensible*, 1824, Éditions Phébus, nouv. éd. 2007. p. 27 - 28

qu'il décide à la suivre. Bouleversée par la jalousie, le cœur brisé, la narratrice se met à écrire et durant les vingt-quatre heures qui suivent, elle écrit quarante-quatre lettres à son amant pour essayer de trouver de consolation. En écrivant, un nouvel homme apparaît, follement amoureux d'elle et lui demande la main. Elle lui explique sa situation et il se met à l'aider. Ensemble, ils apprennent que son amant est parti à la campagne avec l'autre femme pour un mariage secret. Un jour et une nuit après l'incident à l'opéra, son amant donne finalement de ses nouvelles sous la forme d'une lettre, où il explique que toute l'histoire est basée sur un malentendu.

1.4 L'occupation, 2002

Annie Ernaux (1940 -) est écrivaine française, professeure de lettres modernes et connue pour ses œuvres autobiographiques[8]. Chaque œuvre représente un événement de sa vie, un événement qui peut apparaître tout ordinaire, où elle examine ses propres sentiments et expériences pour découvrir un peu plus sur elle-même, mais aussi pour essayer de découvrir une vérité plus grande, une vérité « universelle ». *L'Occupation* n'y fait pas d'exception où elle revisite les conséquences d'une relation amoureuse.

L'occupation était publiée en 2002 par les Éditions Gallimard, quand l'auteure avait 62 ans. Comme plusieurs œuvres de l'auteure, *L'occupation* est basée sur un journal, originairement tenu plusieurs années avant quand elle avait la cinquantaine. *L'occupation* parle d'un moment dans la vie de la narratrice après une séparation avec son amant W après six ans ensemble. Malgré le fait qu'elle l'a quitté, la jalousie l'occupe quelques mois plus tard quand elle apprend que W a commencé à vivre avec une autre femme. Elle veut tout savoir sur cette nouvelle « rivale » et se met à rassembler toute information possible sur cette femme et sa relation avec W. La jalousie l'obsède et l'autre femme devient le centre de son existence. Cette obsession occupe son esprit et son corps pour six mois, jusqu'au moment où la jalousie disparaît aussi vite qu'elle est parue.

1.5 La jalousie amoureuse

Qu'est-ce que alors, la jalousie amoureuse ? La jalousie se caractérise par un mélange d'émotions dites négatives comme l'insécurité, la peur, la colère, le ressentiment et l'incapacité : « fondé sur le désir de posséder la personne aimée et sur la crainte de la perdre

[8] Wikipédia, article sur Annie Ernaux, http://fr.wikipedia.org/wiki/Annie_Ernaux (31.03.2014)

au profit d'un rival[9].» Cette définition est confirmée en partie par le sociologue italien, Francesco Alberoni, qui explique dans son livre *Je t'aime*, que pour « qu'on puisse parler de jalousie, il doit y avoir un rival, quelqu'un qui nous enlève l'objet d'amour et prend notre place.[10] »

Selon Alberoni, la jalousie peut être catégorisée en cinq groupes ; la jalousie dans l'amour naissant, la jalousie qui refrène l'amour, la jalousie qui intensifie l'amour, la jalousie du passé et l'amour jaloux[11]. Il existe plusieurs causes de la jalousie amoureuse qui peuvent se trouver à l'intérieur de ces cinq catégories. Le nombre de conditions qui peut favoriser la jalousie amoureuse est sans doute élevé, mais cela peut être par exemple l'arrivée d'un véritable rival ou d'un rival imaginaire, un véritable événement ou une suspicion. Le jaloux est celui qui s'aperçoit, à tort ou à raison, que, pour la personne aimée, il n'est plus l'unique, l'exclusif, comme elle l'est pour lui[12]. Une autre source de la jalousie amoureuse qui n'est pas mentionnée par Alberoni est l'insécurité du jaloux ; celui qui n'a pas confiance en soi peut avoir des difficultés à faire confiance aux autres.

Aujourd'hui, on ne dirait pas qu'il existe une différence nette entre la jalousie vécue par les hommes et les femmes. Mais Stendhal, qui faisait partie de la même société que la princesse de Salm, a décrit la jalousie des femmes ainsi:

> Quant à la jalousie chez les femmes, elles sont méfiantes, elles risquent infiniment plus que nous, elles ont plus sacrifié à *l'amour,* elles ont beaucoup moins des moyens de distraction, elles en ont beaucoup moins surtout de vérifier les actions de leur amant. […] Chez les femmes, la jalousie doit donc être un mal encore plus abominable, s'il se peut, que chez les hommes. C'est tout ce que le cœur humain peut supporter de rage impuissante et de méprise de soi-même sans se briser[13].

Basé sur cette affirmation, les théories sur l'amour de Stendhal ne sont guère applicables à l'époque actuelle, mais sont utiles pour comprendre le comportement des personnages dans la littérature de l'époque. Le même argument peut être employé pour les théories d'Alberoni, qui est un sociologue contemporain. Les deux théories ne sont pas élaborées du point de vue de la littérature, mais de celui de la vie réelle. Il faut donc les traiter avec une pincée de sel lorsqu'on les applique à des personnages littéraires.

---

[9] Larousse, Encyclopédie française, www.larousse.fr (31.03.2014)
[10] Alberoni, Francesco, *Je t'aime – tout sur la passion amoureuse*, Plon, 1997, p. 61
[11] Alberoni, chapitre 9.
[12] Alberoni, p. 150
[13] Stendhal, *De l'amour,* Édition revue et corrigée et précédée d'une étude sur les *Œuvres de Stendhal,* Sainte Beuve, Garnier frères, Libraires éditeurs, Paris, éd. 1906, p. 104

2. Analyse

2.1 La femme et l'homme

Les deux œuvres sont écrites avec une focalisation interne; c'est-à-dire que la réalité est appréhendée à travers la subjectivité des narratrices. Les amants, les hommes, n'ont pas de voix, pas de point de vue. Cependant, dans les dernières pages de *Vingt-quatre heures d'une femme sensible,* l'homme a une possibilité de se défendre, de raconter son histoire sous la forme d'une lettre. Mais tout au long de l'œuvre par ailleurs, il reste dans l'ombre.

Les deux narratrices ont un monologue intérieur ; une par les lettres qui sont restées sans réponse, l'autre par son journal. Ce monologue est pour la plupart du temps centré sur l'homme puisque les narratrices se tournent vers les hommes pour trouver des réponses et une sorte de consolation. La différence plus évidente entre les situations des deux narratrices est qu'une a été quittée alors que l'autre a quitté son amant elle-même. Elles ont tous les deux une fierté blessée, mais la cause de leur souffrance n'est pas la même.

La narratrice dans *Vingt-quatre heures d'une femme sensible* adresse l'homme d'une manière anxieuse en cherchant une explication pourquoi il l'a quitté pour une autre femme, de ce qu'elle-même a fait pour nuire à leur relation et comment elle peut la réparer. La relation avec son amant et leur histoire restent toujours au centre de ses pensées : « Ah ! Dieu ! Te rappelles-tu cet instant de délices où pour la première fois nos cœurs se sont entendus ? [14] ». Elle se rassure pour pouvoir sentir qu'elle est toujours aimée, que son amant n'a pas pu la quitter pour une autre. Malgré le comportement destructif de son amant, elle lui montre son amour ; sa jalousie intensifie son amour[15].

Quand elle apprend que son amant est parti à la campagne avec la madame de B après avoir reçu une lettre au milieu de la nuit, elle devient furieuse : « Il me faut des preuves, des preuves réelles, des lettres ; … cette lettre, je la trouverai, je dois la trouver ![16] ». Cette fureur n'est pas dirigée contre l'amant, qui malgré tout est parti avec une autre, mais contre la femme qui a envoyé la lettre. Avec l'aide de son serviteur, elle va chez son amant pour trouver cette lettre. Ainsi, sa conduite montre qu'elle ne lui fait pas totalement confiance ; au lieu de l'attendre pour une explication, elle décide de trouver une explication elle-même. Ces actions sont intéressantes à la lumière de l'époque, au moins si on veut croire Stendhal qui explique que les femmes dissimulent leur jalousie par « orgueil », qui selon lui se trouve dans

[14] de Salm, p. 57
[15] Alberoni, p. 156
[16] de Salm, p. 88

une « souffrance silencieuse[17] ». Conduite par la paranoïa, la narratrice ose prendre les choses en main pour se protéger.

Excepté ces rares occasions où la narratrice se met en colère contre son amant, elle dirige son angoisse vers soi-même ou bien vers l'autre femme pour la plupart du temps. Elle pense que cet malheur lui est arrivé à cause de ses propres actions ; qu'elle n'a pas suffit pour son amant : « Que vous-ai je donc fait pour me causer tant de mal ? Mon amour, mon âme, ma vie, ne vous ai-je pas tout donné ? [18] ».

Selon Alberoni, la souffrance est le lot de celui qui a été trahi, surtout s'il est lui-même fidèle. Cela est certainement vrai dans la première œuvre, mais plus douteux dans la deuxième. Dans *L'occupation*, c'est la narratrice qui a quittée l'homme et qui se croit libérée de l'amour. Quand l'homme tombe amoureux d'une autre femme, la narratrice expérimente pourtant une sorte de trahison. Elle se tourne vers l'homme pour trouver une explication pourquoi il a choisi cette femme ; qu'est-ce que l'autre femme avait qu'elle-même n'avait pas. Son angoisse est la plupart du temps dirigée contre l'autre femme. Contrairement à la première narratrice, ses questions sont exprimées d'une manière plutôt égocentrique qu'incertaine.

On sait très peu sur la relation entre la narratrice et W, seulement qu'ils sont ensemble depuis six ans. Quand il rencontre une autre femme, ils continuent à se voir régulièrement et elle en profite pour poser les questions sur l'autre femme. Dans l'imagination, elle fouille sa serviette de cours pour une photo de l'autre femme, en réalité elle joue avec lui pour soutirer d'information sur sa nouvelle liaison. L'autre femme reste continuellement au centre de ses pensées et voile les souvenirs de leur propre temps ensemble.

Mais, dans les moments de découragement, les souvenirs la tourmente : « Quand je n'étais pas occupée par l'autre femme, j'étais en butte aux attaques d'un monde extérieur s'acharnant à me rappeler notre passé commun, qui avait maintenant le sens d'une perte irrémédiable[19] ». Selon Alberoni, une personne devient indispensable seulement quand nous risquons de la perdre ou quand elle s'éloigne[20]. Ici, l'éloignement arrive exactement quand la narratrice choisit de quitter son amant. Ainsi, la jalousie qu'elle expérimente intensifie son amour ; l'amour qu'elle croyait qu'elle ne sentait plus, et qui a probablement disparu en réalité. Quand elle voit qu'il a commencé une nouvelle vie avec une nouvelle femme, elle se sent remplacée, éloignée. La narratrice de *Vingt-quatre heures d'une femme sensible* sent la

[17] Stendhal, p. 105
[18] de Salm, p. 81
[19] Ernaux, Annie, *L'occupation,* Éditions Gallimard, 2002, p. 22
[20] Alberoni, p. 59

même chose, mais elle essaye de se défendre, de lui convaincre qu'elle est la seule femme pour lui : « L'univers même, l'univers, où tu ne me verras plus, ne sera pour toi qu'une vaste solitude ; tu me regretteras enfin à ton dernier soupir[21]. » Cette défense a pourtant un effet limité, puisque la narratrice ne semble pas être assez certaine elle-même.

Les sentiments des narratrices ne sont pas limités à la relation de l'âme; la relation sexuelle prend beaucoup de place. Dans les deux œuvres, on remarque nettement que la relation physique est colorée par l'esprit du temps. La narratrice dans *Vingt-quatre heures d'une femme sensible*, qui est normalement plus préoccupée par l'infidélité d'esprit, exprime son anxiété pour l'infidélité sexuelle de manière indirecte: « Oh ! Non ; mais elle est belle, elle est coquette ; et seuls, seuls dans une voiture ; les vêtements se touchent, les mains se rencontrent, on respire le même air ; on est homme, on est femme… Ah ! ...[22] »

Dans L'*occupation*, de l'autre côté, la narratrice rêve de pouvoir utiliser sa sexualité comme arme contre la nouvelle femme : « Je veux baiser avec toi et te faire oublier l'autre femme[23]. » Pour elle, leur passé sexuel représente quelque chose qui est également importante à leur relation émotionnelle. Cela se reflète dans ses pensées où elle imagine que l'autre femme a pris sa place avec W. « Il est maintenant dans le lit d'une autre femme. Peut-être fait elle le même geste, de tendre la main et de saisir le sexe[24]. »

Ce sentiment d'avoir été remplacé, physiquement et psychologiquement, vient répétitivement chez les deux femmes, plus particulièrement chez celle de *L'occupation*. La première narratrice a vu son amant disparaître avec une autre femme et attend son retour alors que la deuxième a vu son amant commencer une nouvelle vie avec une nouvelle femme, sans une possibilité de retour. Le sentiment vécu par les deux narratrices peut être expliqué par la théorie de la perte d'Alberoni ; que l'expérience de la perte ne révèle pas seulement un amour préexistant, mais ajoute quelque chose qui fait saisir plus profondément l'importance de l'objet et fait attacher davantage à l'objet aimé[25].

Malgré le comportement des hommes aussi bien que celui des narratrices, les deux narratrices leur font toujours une certaine confiance. La narratrice de *Vingt-quatre heures d'une femme sensible* semble des fois même être prête de pardonner son amant complétement et oublier son aventure : « Je remets entre tes mains mon bonheur, mon existence, ma vie[26] ».

---

[21] de Salm, p. 111
[22] de Salm, p. 38
[23] Ernaux, p. 55
[24] Ernaux, p. 12
[25] Alberoni, p. 61
[26] de Salm, p. 54

La narratrice de *L'occupation* maintient un contact régulier avec W et reste en bons termes avec lui. Elle est aussi consciente que cela n'est pas vraiment sa faute et que, après tout, c'est elle qui l'a quitté et que sur un niveau, il est normal de passer à autre chose. Les deux narratrices font porter la plupart de leurs doutes et douleurs sur elles-mêmes ou sur l'autre femme, pendant que les hommes s'en tirent à bon compte.

2.2 La femme et « l'autre femme »

Dans les deux œuvres, les narratrices ne se trouvent jamais face à face avec l'autre femme dans la réalité. Mais elles se rencontrent souvent dans l'imaginaire. La narratrice de *Vingt-quatre heures d'une femme sensible* épargne continuellement son amant et voit l'autre femme comme la coupable : « Mais qu'a donc cette madame de B… pour me mettre dans cette horrible situation ? [27] ». Elle semble néanmoins être troublée par sa fureur contre cette femme inconnue: « Cette femme ; cette femme dont l'image me poursuit sans cesse… La jalousie rend-elle donc barbare ? [28] ».

La narratrice dans *L'occupation* reste par contre fixée par l'autre femme. Constamment, elle occupe son esprit et la narratrice sent un besoin impérieux de tout savoir sur sa nouvelle rivale : « Il me fallait savoir son nom et son prénom, son âge, sa profession, son adresse[29]. » Plus elle sait sur l'autre femme, plus elle en devient obsédée. Quand elle apprend que l'autre femme est professeur à Paris-III, elle déteste tous les professeurs. Quand elle apprend que l'autre femme a 47 ans, elle voit son visage dans les visages de toutes femmes entre 40 – 50 ans. Elle ne contrôle pas ses pensées et actions ; en réalité, elle ne sait pas quoi faire avec l'information sur l'autre femme : « Dans ces moments, je sentais remonter la sauvagerie originelle […] ma souffrance, au fond, c'était de ne pas pouvoir la tuer[30]. » Ici, elle accuse la société qui la force d'être civilisée et rêve de faire partie d'une société brutale où les crimes passionnels sont acceptés.

Une fois, possédée par l'image de l'autre femme, elle se met à téléphoner à tous les gens qui résident dans l'immeuble où l'autre femme habite avec W. Aussitôt qu'un homme répond, elle accroche. Quand elle entend la voix d'une femme, elle demande W. Elle comprend que cela est le plus terrible, « d'accéder à l'existence réelle de cette femme[31]. » Sur un niveau, elle comprend qu'il n'y a rien qu'elle peut faire, rien qu'elle peut changer, mais

[27] de Salm, p. 37
[28] de Salm, p. 74
[29] Ernaux, p. 15
[30] Ernaux, p. 33
[31] Ernaux, p. 37

elle continue à chercher plus d'informations sur l'autre femme. Elle croit que cette conduite peut lui donner une sorte de paix intérieure.

Les deux narratrices font référence au « barbarisme » et à la « sauvagerie ». Une autre femme a pris leur place et les a privé de l'amour et les narratrices, dans une sorte de délire, se mettent à contre-attaquer. Leur rage trouve de décharge contre les autres femmes, plutôt que contre les hommes, même si elles n'ont pas de véritable preuves ou raisons de leur infidélité. Cela est intéressant puisque ce sont les hommes qui les ont délaissé ; dans le premier cas au milieu d'une relation amoureuse et dans le deuxième dans une relation amicale post-amour. Elles transfèrent la haine, qui aurait du été dirigée contre les hommes, contre les autres femmes ou bien contre elles-mêmes. Puisqu'elles ont une histoire avec les hommes, une histoire d'amour, il est plus facile de rejeter la faute de leur malheur sur les femmes inconnues.

Cette haine est néanmoins silencieuse et les narratrices n'essayent jamais de confronter leurs rivales face à face. Celle de *L'occupation* est conduite par un désir insatiable de tout savoir sur l'autre femme, mais évite de la croiser en réalité. Malgré qu'elles passent leur temps en détestant silencieusement les autres femmes, elles font attention à garder une certaine distance à leur existence réelle. Ce que Stendhal conseille, assurément aux hommes, dans les moments de la jalousie est « qu'on ne doit jamais envoyer des forces à l'ennemi »[32]. Selon lui, c'est un principe de fierté de cacher les sentiments jaloux et de ne pas les exposer aux autres, surtout devant les yeux du rival. Par contre, on a le droit de tuer ce même rival dans « nos rêveries»[33]. Cette affirmation est certainement un enfant de son temps, mais peut pourtant expliquer le comportement des deux narratrices. Les narratrices refusent d'exposer leurs émotions devant l'autre femme dans la crainte de sembler inférieur. Par contre, elles sont trop épuisées pour pouvoir cacher leurs émotions à leur entourage.

2.3 Les martyres

En essayant de traiter leurs émotions, les deux narratrices ne voient pas clairement. Pour pouvoir endurer, elles prennent les mesures qui affectent non seulement elles-mêmes, mais aussi leur environnement. La narratrice de *Vingt-quatre heures d'une femme sensible* envoie son vieux serviteur avec les lettres et pour demander des nouvelles à la maison de son amant. Elle implique son admirateur dans la quête de trouver la vérité et le tourmente par les détails sur son amour. La narratrice de *L'occupation* appelle tous les gens dans l'immeuble de W

[32] Stendhal, p. 97
[33] Stendhal, p. 96

pour pouvoir entendre la voix de l'autre femme, elle demande à son amie d'interroger sa logeuse qui est professeur à la même université que l'autre femme. Leur jalousie devient le centre du monde et malgré la honte qui accompagne le fait d'exposer leurs sentiments devant autres personnes, elles vont jusqu'au bout.

Dans leur désespoir le plus sombre, elles ont toutes les deux la tentation de suicide. Déjà dans la sixième lettre, la narratrice dans *Vingt-quatre heures d'une femme sensible* perd l'esprit : « Si cette suite de soupçons allait altérer votre amour, j'en mourrais ; je mourrais du chagrin seul de m'être attiré un si terrible malheur[34]. » Quand elle entend que son amant est parti à la campagne avec la madame de B, elle se trouve au bord de la folie : « Mais moi, dans la tombe où tu me fais descendre, moi, trahie, abandonnée, perdue ; moi, je n'emporte au moins que la douleur d'avoir été trompée ! Adieu ![35] ».

Si on met les lunettes stendhaliennes, la première explication qui vient à l'esprit est que la femme a perdu la raison de vivre puisqu'elle est entièrement dépendante de l'homme. Cet argument s'effondre cependant tout de suite puisque la femme n'est pas mariée avec cet homme, qu'elle possède sa propre fortune et qu'elle est souvent accompagnée d'un autre admirateur, qui est conscient de sa situation et qui pourtant veut sa main. Alberoni, de l'autre côté, explique qu'une fois remplacé par « l'autre », le jaloux se sent vidé de tout contenu, de toute valeur.[36] L'expérience de la jalousie peut naturellement varier selon l'individu en question, mais malgré la généralisation qui se trouve dans cette affirmation, elle donne une bonne explication pour le comportement de la narratrice.

Dans *L'occupation*, la narratrice moderne n'expérimente pas cette sorte de tragédie, mais elle trouve d'inspiration tragique dans le monde littéraire. Une fois, éprouvée par le regret, elle écrit : « Un soir, sur le quai du RER, j'ai pensé à Anna Karénine à l'instant où elle va se jeter sous le train, avec son petit sac rouge[37]. » Les deux narratrices sont martyres de leurs propres émotions et refusent de voir la réalité en face. Dans les instants les plus sombres, la solution de facilité est la mort. La mort devient une alternative puisque les deux narratrices ont le sentiment qu'une vie sans amour n'a plus de valeur[38].

Quand les deux narratrices ne sont pas bouleversées par le regret, elles ont un sens d'urgence qui marque constamment leur comportement : « Faire absolument quelque chose et le faire tout de suite, sans supporter le moindre délai. Cette loi de l'urgence qui caractérise les

[34] de Salm, p. 48
[35] de Salm, p. 111
[36] Alberoni, p. 150
[37] Ernaux, p. 24
[38] Alberoni, p. 142

états de folie et de souffrance, je l'éprouvais constamment[39]. » La narratrice de *L'occupation* semble être assez consciente de son état et son comportement durant l'attente d'un prochain appel de son amant, ou d'une prochaine possibilité de savoir plus sur l'autre femme. La narratrice de *Vingt-quatre heures d'une femme sensible* expérimente le même sentiment, son choix des mots dans les lettres est répétitivement caractérisé par l'urgence ; « toute de suite ! », « juste ciel ! », « maintenant! », accompagné par un usage exagéré des points d'exclamation.

Le sens d'urgence n'est pas seulement limité à ses pensées, il inonde aussi son corps : « je marchais avec précipitation, j'étais hors de moi, je croyais respirer de feu ; mais l'agitation du corps semble calmer le trouble de l'âme[40]. » Cela s'applique aussi bien à la narratrice de *L'occupation*, laquelle l'urgence empêche à dormir. Une nuit, après avoir vu W durant la journée, elle se réveille : « Il y avait en moi une chose de souffrance et de folie qu'il me fallait rejeter à tout prix[41]. » Elle canalise cette folie par appeler W et lui dire qu'elle ne veut plus lui revoir. Ensuite, en hallucinant les mots, elle lui écrit une lettre avec ces propres mots. Et l'obsession finit de la même manière dont elle a commencé – par la folie, suivie par l'écriture.

2.4 L'écriture comme apaisement

Les deux narratrices canalisent leurs sentiments dans leurs documents personnels. Quand elles mettent leurs émotions en paroles, elles se sentent à l'aise, comme si les émotions devenaient plus distantes sur le papier. Au lieu de discuter leurs sentiments avec des amis confidents, les documents deviennent leurs confidents primaires. Pour elles, la simple action d'écrire le rend possible de contrôler les sentiments.

Quand la narratrice de *Vingt-quatre heures d'une femme sensible* envoie le premier paquet des lettres à son amant, elle se sent soulagée, contente, rassurée. Mais ses émotions changent vite : « Mes pensées, d'abord riantes et remplies du bonheur que je venais te retrouver, étaient redevenues tristes et confuses[42]. » La narratrice de *L'occupation* fait la même expérience : « Je notais dans mon journal « je suis décidée à ne plus le revoir ». Au moment où j'écrivais ces mots, je ne souffrais plus et je confondais l'allégement de la souffrance due à l'écriture avec la fin de mon sentiment de dépossession de la jalousie[43]. »

[39] Ernaux, p. 56
[40] de Salm, p. 42
[41] Ernaux, p. 67
[42] de Salm, p. 57
[43] Ernaux, p. 43

Quand elle ferme le cahier, elle est tout de suite à nouveau prise par le besoin de continuer sa recherche sur l'autre femme.

Les narratrices sont conscientes de l'effet de l'écriture, que l'écriture devient une sorte de thérapie. Ici, il se trouve cependant une autre différence importante entre les deux narratrices. La première écrit à son amant en attendant une réponse alors que l'autre écrit pour soi-même en privé sachant que ses mots ne seront jamais lus par son amant. Pour la narratrice de *Vingt-quatre heures d'une femme sensible*, les lettres contribuent à un réconfort, que ses mots vont apporter une sorte de compréhension mutuelle dans leur relation : « Quoique ces lettres couvrent souvent ma table avant que j'aie pu te les envoyer, elles m'offrent une sorte de bonheur que je ne puis comparer à aucun autre, et elles sont devenues, après toi, le premier besoin de mon âme[44]. » Elle est convaincue qu'au moment où son amant lira ses mots, tout s'arrangera.

Pour la narratrice de *L'occupation*, l'écriture représente une possibilité de se libérer de l'état de la jalousie amoureuse, de retrouver sa propre conscience : « Je devais absolument saisir ces mots, c'étaient ceux qu'il me fallait pour être délivrée, il n'y avait pas d'autres. Je craignais qu'ils ne m'échappent. Tant qu'ils ne seraient pas écrits, je resterais dans ma folie[45]. » Mais pour cette narratrice, l'écriture apporte aussi une autre sorte de bonheur : « Écrire, c'est d'abord ne pas être vu[46]. » En écrivant, elle a la possibilité d'ouvrir son cœur, faire écouler les émotions et les extérioriser dans l'invisible.

Ici se trouve encore une dissemblance entre l'objectif de l'écriture des deux narratrices, liée au fait qu'une a quitté et que l'autre a été quittée. La première narratrice écrit pour retrouver son amour, pour s'assurer qu'elle est toujours aimée et que tout se termine bien. La deuxième narratrice, par contre, écrit avec l'objectif de se libérer de la passion à nouveau.

2.5 La présence de l'auteure – le « je » dans la narration

Les auteures sont présents dans les deux œuvres, mais d'une manière différente. Dans la lettre qui précède *Vingt-quatre heures d'une femme sensible,* l'auteure est présent et décrit ses intentions avec l'œuvre. L'œuvre même est écrite avec une focalisation interne, dans le même style, qui peut faire croire que la narratrice est l'auteure elle-même.

Par contre, l'auteure de *L'occupation* reste auteure et narratrice en même temps. Dans son œuvre, elle ne fait nulle part une distinction entre le « je » dans la narration et son propre

[44] de Salm, p. 63
[45] Ernaux, p. 68
[46] Ernaux, p. 45

« moi ». Tenant compte de ses autres œuvres qui sont basées sur ses propres expériences, il est alors sous-entendu qu'il s'agit d'une expérience de l'auteure et pas d'une personne fictive. Déjà à la première page, l'auteure/narratrice écrit : « J'ai toujours voulu écrire comme si je devais être absente à la parution du texte. Écrire comme si je devais mourir, qu'il n'y ait plus de juges. Bien que ce soit une illusion, peut-être, de croire que la vérité ne puisse advenir qu'en fonction de la mort[47]. » Comme auteure, elle se met entre être absente et présente et entre l'absence et la présence, elle charge le « je » avec une dimension collective :

> Je m'efforce seulement de décrire l'imaginaire et les comportements de cette jalousie dont j'ai été le siège, de transformer l'individuel et l'intime en une substance sensible et intelligible que des inconnus, immatériels au moment où j'écris, s'approprieront peut-être. Ce n'est plus *mon* désir, *ma* jalousie, qui sont dans ces pages, c'est *du* désir, *de la* jalousie et je travaille dans l'invisible[48].

Annie Ernaux souhaite ainsi non seulement de partager sa propre expérience de la jalousie, mais d'atteindre une espèce d'universalité, de parler à tous les individus qui ont eu une expérience semblable. De faire partie d'une certaine collectivité semble aussi être l'intention de Constance de Salm qui explique dans la lettre qui précède l'œuvre que :

> La jalousie est un mal si commun chez les femmes, elle influe tellement sur leur bonheur, elle les compromet si souvent et de tant des manières, qu'il est impossible qu'une suite de développements qui leur montrent à chaque mot jusqu'à quelle point cette passion peut les égarer, ne leur offre pas une utile et *grande leçon*[49].

Ici, il est intéressant de faire attention aux ses derniers mots ; *grande leçon*. Cette sorte de préface du roman épistolaire féminin était à la mode dans l'époque ou l'auteure justifiait, ou excusait même son œuvre. La préface avait souvent comme objectif de présenter un but moral où l'héroïne devait être prise comme exemple[50]. Il est alors vraisemblable que Constance de Salm a voulu faire passer une leçon de morale plutôt qu'une expérience collective. Un message pour que les lecteurs puissent apprendre des erreurs de la narratrice au lieu de ses propres erreurs. Tenant compte de la position de Constance de Salm dans la

[47] Ernaux, p. 11
[48] Ernaux, p. 45 - 46
[49] de Salm, p. 30
[50] La préface du roman épistolaire féminin au début du XIX° siècle, *Orbis Litterarum*, 55, 3, 2000, Humanities International Complete, EBSCO*host,* p. 195 (31.03.2014)

société, cet objectif en particulier a possiblement même été fait pour contredire ses collègues masculins, par encourager les femmes à penser à leur indépendance.

3. Conclusion

En lisant et comparant les deux œuvres, on remarque clairement la grande différence entre les époques auxquelles vivent les deux narratrices et auteures. Dans le cas de *Vingt-quatre heures d'une femme sensible*, il s'agit d'une femme qui est emprisonnée par les valeurs féminines limitées par la société de son époque. Dans le cas de *L'occupation*, il s'agit d'une femme moderne jouissant de la liberté qui accompagne la deuxième moitié du 20éme siècle. Pourtant, la ressemblance entre les deux œuvres ne peut pas passer inaperçue, surtout puisque leur thème reste aujourd'hui largement encore de l'actualité.

Dans les deux œuvres, les auteures sont présentes, mais d'une façon différente. La préface écrite par Constance de Salm et l'unification d'Annie Ernaux et sa narratrice font que les deux auteures se positionnent personnellement à travers leurs œuvres au sujet de la jalousie amoureuse. S'il s'agit véritablement d'un but moral ou de l'expression d'une expérience collective est cependant tenu à l'interprétation de chaque lecteur

Les deux œuvres parlent d'un triangle consistant d'une relation romantique entre deux personnes et une troisième comme rivale. Cette passion jalouse dans la littérature est classique, presque banal à première vue. Si on essaye de répondre à la première question posée dans cette étude - de conclure comment la jalousie se manifeste chez nos deux héroïnes - on peut vite constater les similarités. Malgré les différents motifs et les deux siècles qui les séparent, les narratrices font une expérience très ressemblante. Leurs comportements vers l'homme, l'autre femme et leur environnement sont près d'être identiques.

Tous les deux tombent follement jalouses sans une véritable preuve ou raison. Dans le cas de *Vingt-quatre heures d'une femme sensible*, il s'agit d'un malentendu entre les amoureux. Dans *L'occupation*, la femme ne fréquent plus l'homme. Pourtant, la jalousie amoureuse les obsède. Il s'agit d'une jalousie qui prend le contrôle de leurs vies, les empêche de communiquer raisonnablement avec d'autres personnes, de dormir, même de vouloir continuer de vivre. La source de la jalousie de la première narratrice est l'amour passion, alors que la jalousie de la deuxième narratrice semble plutôt être née d'une curiosité obsessionnelle et une estime de soi endommagée.

Ce qui est très intéressant à ce propos est de voir comment les deux narratrices font porter la responsabilité. Ici se trouve une des différences les plus saillantes entre les narratrices. La première narratrice assume la responsabilité pour les actes de son amant ; que

c'est sa propre faute qu'il soit parti avec une autre femme. Fréquemment, elle se croit insuffisante et inférieure. En revanche, la deuxième narratrice semble être étonnée que l'homme ait du tout pu tomber amoureux d'une autre femme. La chose que les femmes ont en commun est de diriger la jalousie plutôt contre la rivale, l'autre femme – la deuxième narratrice cependant d'une extension plus grande – que contre l'homme.

Ici, il se trouve un manque net dans les théories qui présument souvent que la manifestation de la jalousie serait seulement dirigée vers la personne aimée. D'ailleurs, Stendhal dirige toujours ses mots, idées et conseils vers une audience masculine et fait une grande différence entre les sentiments vécus par les hommes et les femmes. Ce qui pourrait être un sujet intéressant pour une autre étude serait d'étudier des œuvres littéraires, écrites par des hommes qui font partie des mêmes époques, et voir s'il se trouve véritablement une différence entre la manifestation des sentiments et la forme choisie pour le texte entre les deux sexes.

Ainsi, on revient à la deuxième question posée dans cette étude, à savoir sur quelle forme la jalousie prend dans les documents personnels. Dans *Vingt-quatre heures d'une femme sensible*, la narratrice adresse certainement ses mots à l'amant, mais dans l'absence d'une réponse, la jalousie grandit et prend une nouvelle forme qui met la responsabilité sur elle-même et l'autre femme. Dans *L'occupation*, les pensées de la narratrice tournent autour son propre moi et l'autre femme et prennent la forme d'un travail de détective sur la vie de la rivale. Pour elle, les mots substituent souvent à l'action.

La différence plus remarquable entre la façon dont les deux narratrices écrivent – sous la forme des lettres et d'un journal d'écriture – se trouve dans la manière de s'exprimer quand on cherche un dialogue comparé avec le fait de tenir un monologue librement choisi. Celle qui écrit une lettre attend qu'une autre personne lui explique la vérité, alors que à celle qui écrit dans un journal est consciente qu'elle doit trouver la vérité elle-même. La simple différence entre s'adresser à « toi » et à « moi » détermine la manière dont ces deux narratrices choisissent de s'exprimer.

Une grande partie des lettres de la première narratrice consiste en des questions, souvent répétées. L'écriture de la deuxième narratrice consiste plutôt en des spéculations et réponses aux questions qu'elle pose à elle-même. Celle dernière a la possibilité de voir les événements rétrospectivement et d'organiser ses pensées alors que la narratrice de *Vingt-quatre heures d'une femme sensible* se trouve dans le moment et étant donné son état ; sans moyen de voir clairement. À l'intérieur d'une seule lettre peuvent se trouver des antithèses où elle va contre les affirmations qu'elle vient de faire. En même temps, le fait d'écrire lui

apporte du bonheur, une sorte de satisfaction, qui peut aussi s'appliquer à la narratrice de *L'occupation*. La différence la plus importante, finalement, entre les deux narratrices est qu'une écrit pour garder l'amour alors que l'autre écrit pour se libérer de l'amour.

4. Bibliographie

Sources imprimées

Alberoni, Francesco, *Je t'aime – tout sur la passion amoureuse*, Plon, 1997

Ernaux, Annie, *L'occupation,* Éditions Gallimard, 2002

Lejeune, Philippe, *Le pacte autobiographique*, Seuil, 1975

Stendhal, *De l'amour,* Édition revue et corrigée et précédée d'une étude sur les *Œuvres de Stendhal,* Sainte-Beuve, Garnier frères, Libraires éditeurs, Paris, éd. 1906

Sources électroniques

Colwill, E, « Epistolary passions: Friendship and the Literary Public of Constance de Salm, 1767 – 1845 », *Journal Of Women's History*, 12, 3, 2000 p. 39. Humanities International Complete, EBSCO*host* (31.03.2014)

De Salm, Constance, *Vingt-quatre heures d'une femme sensible*, 1824, Éditions Phébus, nouv. éd. 2007. La bibliothèque électronique du Québec, Collection *À tous les vents*, Volume 550 : Version 1.2. (31.03.2014)

« Entretien avec Annie Ernaux », Fondation La Poste, http://www.fondationlaposte.org/article.php3?id_article=1339 (31.03.2014)

Kennel-Renaud, Élisabeth, cahier de cours, http://elisabeth.kennel.perso.neuf.fr/le_roman_epistolaire.htm (31.03.2014)

« La préface du roman épistolaire féminin au début du XIX° siècle », *Orbis Litterarum*, 55, 3, 2000, p. 195. Humanities International Complete, EBSCO*host* (31.03.2014)

Larousse, Encyclopédie française, http://www.larousse.fr/ (31.03.2014)

Wikipédia, article sur Annie Ernaux, http://fr.wikipedia.org/wiki/Annie_Ernaux (31.03.2014)

Autres sources

Gasparini, Philippe, *De quoi l'autofiction est-elle le nom ?* Transcription, conférence prononcée à l'Université de Lausanne, le 9 octobre 2009